UNIVERSITE NATIONALE DU RWANDA
CENTRE UNIVERSITAIRE DE SANTE MENTALE
(CUNISAM)

LE GENOCIDE AU RWANDA

UNE ANALYSE PSYCHOLOGIQUE

Par le Pr. Dr. Jean Damascène NDAYAMBAJE
Coordinateur du Centre Universitaire de Santé Mentale

Butare, Avril 2001

LE GENOCIDE AU RWANDA ETAIT-IL INELUCTABLE ?

1. Introduction

"Avant le génocide, sa préparation est dissimulée, pendant le génocide,
sa réalité est démentie, après le génocide sa nature même est niée".

Un mot ne peut avoir un sens que s'il est placé dans un contexte bien précis. Cette affirmation confirme l' assertion selon laquelle tout mot est polysémique. Il faut le placer dans un contexte pour mieux l' appréhender, le comprendre. Néanmoins, il existe des définitions préétablies, des mots propres qui nous permettent de saisir le vrai sens du mot. C'est dans cette circonstance que j'ai forgé ce néologisme «Tutsicide», n'en déplaise aux académiciens français.

Les historiens du génocide juif parlent à l'occasion du «judéocide» .Ils n'introduisent pas l'élément du grand nombre de Juifs disparus. Nous savons que dans l'Europe du racisme des nazis allemands, bien d'autres peuples ont été décimés et par milliers, parfois en plus grand nombre que les Juifs. La statistique macabre indispensable pour l'évaluer ne fait pas l'événement. Elle donne après coup la mesure, non pas l'intention des auteurs du génocide, mais au degré d'accomplissement de leur décision, compte tenu des circonstances dont la maîtrise leur échappe. C'est que l'événement de l'histoire a une chronologie donc un début et aussi une fin. Mais comme il ne s'accomplit pas d'un coup, les premiers morts, moins nombreux que les suivants s'inscrivent tout autant dans la série du génocide. Ce qui les distingue des autres séries de morts, c'est que les tueurs les assassinaient en raison de **la grave décision de faire disparaître ce peuple de la terre**. La formule n'est pas juridique mais historique.

Au Rwanda, le génocide des tutsi traduit l'impuissance, la peur de l'autre, notamment lorsqu'il est perçu comme étranger et qu'il se révèle soudain identique à soi-même.
Le passage de la peur d'autrui à son extermination systématique requiert néanmoins un intermédiaire entre l'affectif et le logique: idéologie élaborée par le colonisateur et le missionnaire, enseignée dans les écoles, mais surtout propagée par les deux régimes de la première et celui de la 2ème République.
L'idéologie raciste prétend que les caractères psychologiques des hommes, leurs facultés mentales, leur conscience sont déterminées par des facteurs génétiques. elle soutient également que ces mêmes facteurs génétiques sont liés à des caractères somatiques qui permettraient donc de reconnaître a priori les caractères psychologiques. Mgr Phocas Nikwigize ancien évêque de Ruhengeri/Rwanda n'a-t-il pas affirmé publiquement que le tutsi est mauvais de nature! Les mêmes critères idéologiques obligèrent les meurtriers à recourir à la carte d'identité décernée jadis par les Belges pour s'assurer des victimes à tuer. Ainsi la motivation des assassins génocidaires était fondée sur la froide détermination logique. Le rapport d'African Right précise que les femmes hutus tuèrent les nouveaux-nés mâles classés tutsi parce qu'ils étaient de futurs soldats de F.P.R.

Ces femmes postulaient qu'une fois adultes, ils ne pourraient agir que selon une logique identique à la leur, c'est-à-dire la liquidation de ceux qui ne seraient pas classés tutsi. Elles réagissaient à une détermination classificatoire rationnelle.
Mais pourquoi cette référence à la vengeance se généralisa-t-elle en génocide ?
Pourquoi la violence n'a-t-elle pas obéi à aucune règle ? La question de la responsabilité comme celle de la culpabilité se pose au niveau idéologique. « Ceux qui ne sont pas nos alliés sont nos ennemis, donc à abattre ».

La question à la fois juridique et psychologique qui paraît se poser, c'est la difficulté de faire la part des choses entre les grands coupables et les petits coupables. Les grands coupables si nous restons dans la logique des analyses occidentales, de la rationalité sont ceux qui ont pensé le génocide, qui l'ont organisé, etc. Mais quand on examine la manière dont les soi-disants petits coupables l'ont exécuté, alors là, il n'y a plus la théorie de grande et de petite culpabilité qui tienne. Quand je pense aux victimes que les « interahamwe » ont traîné des jours dans la rue et les rouant de coups de machettes et de gourdins. ...Je me dis bien que dans les mots d'ordre donnés par les penseurs du génocide, il n'y avait pas de mode d'emploi. La personne qui a pensé faire un barrage des corps nus et mutilés, elle a trouvé ça tout seul, on ne lui a pas dit de le faire. Si l'un a mis toute son intelligence à la conception l'autre n'a~t-il pas consacré son génie à trouver la forme de la mort qu'il souhaitait donner ?

1.1***. Ou 'est-ce qu'un génocide ?***

En 1944, Raphaël Lemkin, un juriste américain, Juif polonais d'origine fit entrer dans la langue ce terme hybride du Grec « genos » (race, tribu) et du suffixe latin « cide » (tuer) . destruction d'une nation ou d'un groupe ethnique***. La négation du premier droit de l'homme****:* vivre. Un génocide implique un plan coordonné ayant pour but *l'extermination et vise les victimes non en tant que personne, mais comme membres d'un groupe ethnique ou racial.*

Le premier génocide du siècle passé, qui culmina en 1915, visait les Arméniens de l'empire turc. Les troupes arméniennes par chemin de fer étaient encadrés par des officiers d'avant garde qui transmettaient leurs rapports par télégraphe. Pour le génocide suivant, les Nazi en arrivaient à utiliser à grande échelle les ressources de l'organisation industrielle.

Le génocide qui a ravagé le Rwanda n'est pas typique d'une quelconque barbarie africaine: le processus d'extermination conçu lui aussi dans les sphères du pouvoir, réalisant une idéologie de type nazi était exécuté grâce aux concours de l'administration et de l'armée, utilisait une station de radio-télévision, des télécommunication, des bulldozers, des machettes et pouvait compter à des degrés divers sur des complices nationaux et internationaux: belges, français, et autres. Chacune de ces trois catégories du siècle passé implique la quasi totalité de la population, de manière voilée pour les deux premiers, mais à visage découvert au Rwanda. les tueurs étaient des militaires d'un courant ethniste dit: ***« hutu Power »*** et à la population un rôle était assigné dans le programme d'assassinat des Tutsi. Ainsi le caractère systémique du génocide a montré que la masse hutu participa au génocide comme s'il était pris dans une obligation sociale. L' obligation sociale de solidarité se transforma en obligation sociale de meurtre lorsque le système de réciprocité africain est dénaturé par la logique du système occidental.

1.2. ***Pourquoi ce Génocide des tutsi ?***

Les responsables du Génocide d'avril-juillet 1994 sont les membres du régime dominé par un clan originaire du nord du pays. Ce clan s'est constitué par un réseau d'alliance autour de la famille de Juvénal Habyarimana et de sa femme Agathe Kanziga. Exerçant une emprise dictatoriale sur les gens de leur colline. Ils utilisent leurs privilèges à créer des liens de clientélisme à travers le pays, exclu en grande partie de tous les mécanismes économiques, monétaires et structurels modernes.

Néanmoins depuis l' indépendance en 1962, la Première, puis la Deuxième République ont mis en place des structures importées ou imposées de l' extérieur: le parti, l'armée moderne, l'administration. Les dirigeants s'en servent pour confisquer le pouvoir politique et améliorer la position sociale et financière de leur clan, tout en favorisant leurs régions respectives: le centre pour la Première République, le nord pour la Deuxième République.
Cela aux dépens des autres régions du pays. Ils instaurent donc une sorte d'oligarchie pour la forme du pouvoir qu'ils exercent sur le peuple; capitalisme et bourgeoisie dans la recherche de l'enrichissement.

A partir de 1990, le cadre établi par les gens du nord, dix-sept ans après le renversement, l'élimination physique du régime de Kayibanda, est nuancé. L'opposition interne se structure autour d'intellectuels, de fonctionnaires, d'hommes d'affaires, de leaders politiques provenant d'autres régions exclues de la course aux privilèges. Parallèlement, les réfugiés rwandais, les plus anciens du continent africain, désireux de rentrer entament la guerre. Profondément hostiles à tout partage du pouvoir, des postes et des capitaux, incapables de revaloriser les compétences, inaptes à régler la guerre civile, les conflits et les crises, le clan au pouvoir et ses alliés s'ingénient à récupérer et à répercuter des théories ethniques aux fins de diviser les partis d'opposition et de semer la haine dans le pays tout entier .
Habile à utiliser la propagande dont ils possèdent les instruments et abusant la population majoritairement composée de paysans peu instruits et fragilisés par leur difficiles conditions de survie, le clan au pouvoir réussira la propagande et l'exécution d'un plan du « ***Génocide des tutsi*** ». Le double cliché du temps colonial et de la Première République entre les Hutu et les Tutsi furent recruté pour les média. Voici ce que nous dit cette littérature divisionniste.

Tutsi	Hutu
Hamite	Bantou
Noble	Roturier
Envahisseur	Indigène
Féodal	Serf
Eleveur	Cultivateur
Aristocrate	Paysan
Seigneur	Esclave
Oppresseur	Opprimé
Grand, beau, intelligent, rusé	Petit nègre, simpliste, singe à peine dégrossi
Possesseur, fait pour commander	Travailleur, docile, corvéable à merci
Menteur né	Le coeur sur la main
Faux noir, rival du Blanc	Authentique, autochtone
Anti-Blancs	Ami des Blancs
Communiste	Bon chrétien

Tous les termes de ce tableau peuvent trouver des références exactes dans la littérature coloniale et rwandaise de ces 50 dernières années. Il est clair que, à partir de ce cliché ethnique, l' on ne peut résister à la conviction que le Tutsi est un ennemi à abattre et le Hutu pris par le délire génocidaire voit également dans les ordres des Chefs une permission de tuer le voisin pour voler sa place, son champ, ses biens ou sa maison.

Quant aux opposants favorables à une gestion plus moderne et plus égalitaire du pays, ils représentent une menace réelle de changement de régime qui coïncide ave c les aspirations des Rwandais de l'extérieur. Leurs noms figurent sur des listes et ils se font massacrer. Néanmoins, leur élimination délibérée et sans pitié ne suffit pas aux yeux des responsables. Reste la guerre avec le Front Patriotique. Acculé, impuissant, perdu, le clan du Président Habyarimana permet aux plus fanatiques de répandre la destruction et le chaos. Ainsi, l'apocalypse fut consommée.

2. Les aspects psychologiques

2. 1 Pourquoi parler de psychologie?

Le drame rwandais vient s'inscrire sur la liste de ce que le siècle passé a connu de pire. Des peuples ont voulu enrayer d'autres de la carte pour des raisons obscures au sens de ténébreuses, de follement inhumaines, d'extérieures à toute claire raison: Arméniens et Juifs ont fait l'expérience de ce que signifie entrer dans le programme d'extermination.

Mais aucun carnage ne ressemble à l'autre. Avoir de près, chacun repose sur une histoire, sur des conflits ouverts ou rentrés. Dans ce qui nous occupe, on a beau vouloir ramener les choses de manière bien rationnelle, à des facteurs politiques conjoncturels: un dictateur ici, un parti d'opposition là. Ce n'est pas ainsi que les choses fonctionnent. Qu'on le veuille ou non, on est ramené toujours à une vielle histoire, à un conflit quin'a jamais pu être surmonté, parlé, traité, résolu « psychanalysé », pardonné aussi comme il aurait dû l'être, comme il faudrait bien qu'un jour il le soit. Car si nous les Rwandais ne prenons pas garde, cela peut continuer encore longtemps de vengeance en vengeance, d'exclusion en exclusion, de rébellion en rébellion.

Il y a dans notre drame rwandais des facteurs psychologiques évidents qui se situent à des différents niveaux. .II y ad' abord tout ce qui relève de la personnalité identitaire ou ethnique, de ce que certains anthropologues. appellent « ***personnalité de base*** », d'autres de « ***caractère national »*** .

Mais le Rwanda n'a jamais fait l'objet d'un travail approfondi en ce sens, alors qu'il s'y prêtait merveilleusement .du fait même de ses particularités culturelles indéniables. Que n'aurait-on découvert à l'aide d'une recherche ethnographique prenant en compte le rêve, l'imaginaire voire la folie, puisque de toute évidence l'essentiel se joue au plan de mythes collectifs de catégorisation et de fantasmes largement inconscients.

Mais cette personnalité de base se décompose de manière non moins évidente en personnalité de «***caste »*** ou de ***«classe*** », au sens des divisions sociales traditionnelles. Ce n'est pas parce que dans ce domaine on a vécu sur des stéréotypes qu'il faut renoncer à une telle investigation. Les clichés existent, ils ne sont jamais entièrement faux et l'image que les uns se font des autres, celle qui conditionne leurs rapports est le plus souvent de cet ordre-là : il importe donc au plus haut point de la combattre, ne fût -ce que pour le sens d'une véritable sociothérapie.

Toutefois, les choses se compliquent encore, car en l'occurrence il est nécessaire aussi de parler de personnalité identitaire : psychologie du paysan, du technocrate, du prêtre tutsi ou hutu, du militaire, du milicien interahamwe, du jeune délinquant, d'une religieuse etc. La construction de l'idéal type au sens wébérien aurait ici toute sa raison d'être et en chaque cas l'échelle des valeurs communes à tous s'infléchissait de manière significative.

Enfin, comme l'identification de ces diverses structures se fait depuis des siècles et aujourd'hui plus que jamais, au sein d'une situation conflictuelle, c'est à une psychologie du conflit à haute portée anthropologique que le cas rwandais pourrait servir.

Cependant, l'état actuel de nos sciences de l'homme nous porte à penser que les comportements particuliers à un groupe humain donné sont appris. Ils sont affaire de socialisation, d'éducation, d'imprégnation culturelle et idéologique.
Comme on disait il y a peu, ils sont de l'ordre de la culture et non de la nature. Ils sont donc influençables, modulables dans un sens ou dans un autre. C'est bien à quoi s'attachent tous ceux qui, idéologues ou dictateurs veulent façonner l'homme en fonction de l'image qu'ils ont. Cela ne veut pas dire que les traits physiques particuliers à tel groupe ne sont pas à prendre en compte pour comprendre sa psychologie: ce sont là comme d'autres, des éléments de la personnalité, déterminants quant à l'image que l'on donne de soi et donc quant à la manière dont il est perçu par les autres.

La première démarche du psychologue doit être de nature sociologique sinon tout son travail est vicié. Il lui importe en tout premier lieu de décrypter quelles sont les catégories selon lesquelles tel peuple pense l'homme et ses comportements. Il faut ensuite le faire parler sur la manière dont il se voit lui-même et dont il appréhende les autres, sur ce qui à ses yeux a de la valeur et du sens et ce qui n'en a pas.

2.2***. Psychologie en tant que racisme***

-**Racisme**

Ensemble d'idées, d'attitudes et de pratiques qui opèrent une discrimination et une hiérarchisation entre des groupes humains tout en s'appuyant sur la croyance en des différences raciales et biologiques présumées.

Le racisme en tant qu'idéologie, affirme qu'il y a chez l'homme des races biologiquement différentes et que la société devrait être structurée en fonction de ces différences présumées. Il existe des problèmes psychologiques distincts par rapport au racisme: la contribution de la psychologie elle-même à l'idéologie raciste à travers des théories qui sont exprimées, des sentiments racistes et l'étude des idées racistes sont fallacieuses et cherchent à comprendre pourquoi ? Cependant le racisme existe.

Nombreux sont les psychologues de la fin du 19è siècle qui croyaient qu'il est scientifiquement vrai que les espèces humaines puissent se diviser entre groupes raciaux distincts. Ils pensaient que chaque groupe racial possédait ses propres caractéristiques psychologiques de façon innée. F. Galton élabora par exemple des théories qui soulignent avec force les différences dont héritent les individus entre eux et les groupes entre eux.
En accord avec les idées de son temps, Galton suggère que les Européens et plus spécialement les Européens du Nord, avaient un pouvoir intellectuel plus grand que d'autres ***races***.
G. Le Bon, l'auteur du texte classique sur la ***Foule*** considérait que chaque ***race*** possédait une ***Ame*** propre, unique, déterminée par les facteurs biologiques. W.Mc Dougall, auteur du premier recueil des textes en psychologie sociale en langue anglaise, exprimait un même point de vue dans la théorie sur ***l'esprit de groupe***. Mc Dougall partageait les inquiétudes de Galton et de le Bon concernant le ***déclin racial*** des ***races européennes***.

De même qu'un grand nombre de psychologues américains militaient en faveur des lois plus strictes sur l'immigration et encourageaient une législation ségrégationniste; ces penseurs espéraient que la nouvelle science qu'était la psychologie serait appliquée dans ce domaine. Le même espoir fut partagé par ceux des psychologues allemands qui virent dans le régime nazi la concrétisation des principes de la 1JsvcholoI!ie des races. Leurs idées psychologiques appartenaient à l'histoire du racisme aussi bien que celle de la psychologie.

2.3***. Psychologie du racisme***

Dans les années 1980, les centres d'intérêt de la psychologie sociale se modifièrent Les idées de race, au lieu d'être considérées comme scientifiquement prouvées, furent appréhendées comme des croyances occasionnelles, des préjugés, qui nécessitaient eux-mêmes une explication psychologique. Ce changement doit beaucoup aux psychologues qui avaient fui l' Allemagne nazie et avaient eux-mêmes été les témoins de ce que le racisme réalisait. Des émigrés comme. Kurt Lewin, S. Asch, E. Frenkel Brunswik et M. Jahoda furent par exemple les figures de proue dans l'élaboration d'une nouvelle psychologie sociale qui étudiera les relations de groupes et les origines psychologiques du racisme.

La question d'un type de personnalité particulière aux racistes était l'une des plus importantes qui était posée. Des théoriciens marqués par la psychanalyse se demandaient si les individus étaient attirés par le caractère irrationnel de:) croyances racistes du fait du caractère irrationnel de leur propre psychisme. Ce problème fut au coeur du projet de recherche d' envergure qui fut menée aux Etats-Unis tout de suite après la Seconde Guerre Mondiale, surtout dans la ***Personnalité autoritaire*** de T. Adorino, de E. Frenkel Brunswik, de D. J. Levinson et de R.N. Sanford (1956). Cette étude suggérait que les « ***idées racistes étaient particulièrement attrayants pour des autoritaires*** » qui possédaient un besoin psychologique d'idéalisation de figures fortement autoritaires joint au besoin impérieux de dénigrer la faiblesse. A cause de la structure de leur personnalité, on décida que les autoritaires étaient vulnérable la propagande antisémite et qu'il y avait de fortes chances pour qu'ils croient fermement à l'infériorité innée des non-Blancs.

La personnalité autoritaire a fait l'objet de nombreuses critiques. La plupart des critiques se rapportaient à la construction d'échelles d'attitudes mesurant l'antisémitisme, le racisme et l'autoritarisme lui-même. Des critiques théoriques ont également été faites qui insinuaient que les auteurs s'étaient trop investis dans leurs recherches. L'argument retenu à ce sujet était qu'ils s'étaient intéressés au fanatique extrême, rempli de haine pour ceux qu'il, percevait comme appartenant à d'autres ***groupes raciaux***. Il fut encore suggéré qu'une approche qui retenait la personnalité comme l'explication sous-estimait le fait que les attitudes racistes pouvaient être partagées sans besoins psychologiques profonds.

La recherche de T. Pettigrew dans les années 1950 fut importante en ce qu'elle souligna les limites d'une approche fondée sur la personnalité et l'importance parallèle des facteurs culturels. Pettigrew fit une comparaison de l'autoritarisme et des croyances racistes parmi les Blancs dans le Nord et le Sud des Etats-Unis et en Afrique du Sud. Il arriva au résultat suivant: le très haut degré de croyances racistes contre les Noirs en Afrique du Sud et dans le Sud des Etats-Unis n'allait pas de pair avec des personnalités autoritaires. ***Les facteurs culturels étaient beaucoup plus importants.*** Les gens vivant dans un environnement dans lequel les préjugés racistes prévalent, dans lequel une longue histoire de pratique raciste est de rigueur sont supposés apprendre ces principes sans que leur personnalité intervienne. Ainsi dans les sociétés racistes, les gens dits ***normaux,*** sans qu'il soit besoin d'un degré d'insécurité très élevé, sont supposés devenir racistes.

L'idée que l'on puisse avoir des attitudes racistes sans avoir parallèlement une haine psychologique contre ***d'autres races*** est importante au plan de la théorie. Il est également crucial pour comprendre les rapports entre attitudes racistes et pratiques de discrimination raciale. Ces rapports sont complexes. La discrimination n'est pas réduite à ceux qui haïssent personnellement les membres d'autres groupes ou qui manifestent des attitudes racistes rigides. En fait, plusieurs chercheurs ont émis l'idée ***que la discrimination raciale ne devait pas être appréhendée comme relevant de la psychologie individuelle mais qu ' elle était essentiellement un phénomène sociologique.*** Partant, le concept de ***racisme institutionnel*** est fréquemment employé pour se référer à ces institutions dont la véritable fonction amène à la pratique de la discrimination sans se soucier des motivations de ceux qui travaillent dans des institutions.

Les fonctionnaires du bureau de l'immigration par exemple qui appliquent la politique gouvernementale en matière de nationalité peuvent faire leur travail sans avoir de sentiments hostiles vis-à-vis des membres de tel groupe minoritaire. En fait, que le fonctionnaire du bureau de l'immigration soit ou ne soit, en tant qu'individu, un fanatique n'a pas d'incidence générale sur le fonctionnement du système de contrôle de l'immigration.

2.4. *Evolution du racisme vers des formes plus subtiles*

Un certains nombre de chercheurs comme Kinder Sears et de Mc Conahay ont avancé l'idée que la manifestation du racisme peut être extrêmement subtile aujourd'hui dans la démocratie occidentale. L'adjectif ***moderne*** a été joint à ***racisme***. ***Le racisme moderne*** est une expression employée pour décrire un ensemble de croyances qui ne semblent pas racistes, vues de l'extérieur , mais qui' expriment des opinions racistes. Le racisme moderne apparaît comme un défenseur des valeurs libérales telles que l'égalité, l'impartialité et ainsi il s'oppose à la ségrégation démodée. Cependant, le racisme moderne s'oppose aussi au plan d'évaluation des groupes minoritaires, trouvant de justification de type rationnel à son refus et l'exprimant d'une manière qui évite l'utilisation de stéréotypes racistes grossiers. I1 est difficile de savoir si cet ensemble de croyances est un phénomène moderne ou si les chercheurs en psychologie sociale d'aujourd'hui sont plus d'accord qu'auparavant pour reconnaître les aspects sophistiqués de croyances racistes. On constate un intérêt accru pour l'analyse de discours afin de cerner les subtilités du racisme dans la conversation ordinaire au détriment d'une définition du racisme comme manière de penser qui est naturellement peu subtile.

Une grande partie de la psychologie du racisme s'est focalisée sur l'étude des croyances et de la personnalité des racistes plutôt que sur les effets psychologiques du racisme sur les victimes. Certaines recherches menées il y a trente ans aboutissaient à l'idée qu'aux Etats-Unis, les Noirs et les Juifs acceptaient les stéréotypes négatifs adoptés par la majorité de la population à leur égard et avaient par conséquent peu d'estime d'eux-mêmes, voire se détestaient eux-mêmes. Ce qui étaient le cas au Rwanda où les victimes payaient leurs bourreaux pour les tuer proprement ou encore les victimes partaient en chantant au lieu de résister ou de fuir, car ils n'avaient droit qu'à la mort. Ils avaient honte d'être tutsi. Ils se reniaient eux-mêmes.

3 .Six ans après

Aujourd'hui, il y a six ans que le Rwanda a connu la guerre et le génocide. Dans ce cas, si nous nous mettons à observer les relations entre les membres de la société rwandaise nous sommes à mesure de déduire que la société rwandaise est traumatisée. Dans ce cadre la société rwandaise peut être comparée aux humains qui la composent et leurs relations comme telles dans l'ensemble. Ainsi une société est traumatisée si les membres vivent dans l'isolement et les traits caractéristiques de cet isolement sont :

1. absence de sentiments et de relations dans l'ensemble
2. tendance à se retirer de la vie communautaire
3. agressivité envers les autres et envers soi-même
4. insécurité permanente
5. mutisme et soliloque

Dans pareilles circonstances, la société ne sera pas à mesure de comprendre la raison d'être et le pourquoi de son existence. Pour De Parleman : « si une génération qui a vécu la violence n'est pas soignée, le traumatisme risque de se perpétuer à des générations futures. C'est l'une des graves conséquences du traumatisme intergénérationnel qui à plus long terme risque d'aliéner toute la communauté ou toute une société en général.

Paradoxalement et c'est encore une autre spécificité du génocide des tutsi au Rwanda, avec toutes ses séquelles: les survivants du génocide vivent avec les bourreaux. Ce qui est un grand problème pour la gestion des émotions. Cela s'exprime par ce qu'on désigne par « traumatisme vicariant », c'est-à-dire entre deux groupes distincts et opposables.
Ceci ressort de la victimologie de par la cohabitation des victimes avec les bourreaux: un parallélisme montre la réalité émotionnelle pour les deux groupes.

La parallélisme émotionnel entre victimes et bourreaux.

Problèmes quand on parle de victime	**Problème quand on parle de bourreau**
Emotions	Emotions
.tristesse.	remords
.haine contre le bourreau.	regret
.colère.	colère
.culpabilité d'avoir survécu.	culpabilité d'avoir tué
.baisse de l'estime de soi.	irritabilité
.vengeance.	peur de la vengeance

Ceci est la réalité que l'on vit au Rwanda. Il est unique dans l'histoire de l'humanité qu'un groupe cherche à exterminer un autre groupe et que tous les deux doivent par la suite cohabiter et construire un avenir ensemble sur les blessures.
A. Anger dit que « le traumatisme causé par la perte d'un membre de famille persiste avec un stress continu et exagéré. Il est continu, car il est la conséquence de la régression et celle-ci est liée à une réalité qu'on vit tous les jours des événements traumatisants ».

La situation du Rwanda est alors fort complexe, car de part et d'autre, rescapés et bourreaux vivent des émotions opposées qui sont génératrices de stress. Chacun est la cause de stress pour l'autre et réciproquement. Pour l'auteur cité ci-dessus « le fait de vivre dans l'insécurité offre au stressé un caractère continu et extrême »

CONCLUSION

A la fin de mon exposé la question que je me pose à moi-même et à vous tous qui m'avez écouté ***: le génocide était-il inéluctable au Rwanda ?***

Comme chacun le sait: le Rwanda a subi d'avril à juillet 1994 un génocide, dont la véritable nature fut trop tardivement identifiée et reconnue par la communauté internationale, Ceux qui ont en mémoire le long silence sur le ***génocide arménien*** y trouveront matière à réflexion, Nous qui avons vu périr les nôtres, famille par famille durant des semaines, sans t que les grands médias occidentaux sortent du cliché des affrontements interethniques (Hutu - Tutsi), resterons toujours meurtris.

Les Nations Unies (MlNUAR) qui ont assisté indifférentes à la planification et au déroulement de la tragédie rwandaise faute d'une véritable stratégie de prévention de conflits ont fini par gérer celui-ci, Le génocide est officiellement reconnu le 20/07/1994 par la Commission des droits de l' homme, et une juridiction ad hoc, le Tribunal International est créé le 8 septembre 1994 par le Conseil de Sécurité dans sa résolution 885 pour le réprimer, mais c'était trop tard.

Le génocide des Tutsi rwandais a jusqu'ici sollicité beaucoup plus d'émotions que la réflexion. Mon exposé a tenu à contribuer de façon incisive à faire mieux comprendre cette tragédie qui paraît pour un psychologue inéluctable, vue sa genèse, il y aune centaine d'années, sa préparation expérimentale depuis 1959 et son exécution systématique en 1994.

Ce petit pays qu'est le Rwanda, de l'Afrique Orientale, a connu en 1994 une crise Majeure. On parle de catastrophe humanitaire de troisième génocide du 20cme siècle. En Juillet 1994, le Comité International de la Croix Rouge estimait à un million le nombre total des victimes, soit 10000 par jour durant ces tragédies de 100 jours. Près d'un Rwandais sur sept y a péri. Une centaine de cadavres arrivait chaque heure à l'embouchure de la Kagera dans le Lac Victoria, charriés depuis le Rwanda jusqu'en Ouganda. Cette mortalité inouïe en un laps de temps aussi réduit tient au caractère systématique des massacres déclenchés le 7 Avril 1994. Or il a fallu attendre le début du mois de Mai pour que des médias, des Associations, puis des Gouvernements dénoncent trop tard le génocide qui s'abattait sur les Tutsi et leurs complices, Jusque-là les observateurs et partenaires s'en tenaient à l'évocation d'un ***affrontement interethnique, dont on suggérait qu'il était d'une barbarie ancestrale.***

Ce que plusieurs révisionnistes continuent à prêcher. Bien des auteurs parlent de la mutation historique de l'antagonisme hutu-tutsi mise en scène de façon paroxystique dans cette crise, notamment sur la dimension politique et idéologique de cet intégrisme dit ethnique qui en fait est un racisme interne. La dimension sociale, économique, démographique de la crise est bien réelle mais elle ne peut pas rendre compte en dernière instance de la violence spécifique de ce projet exterminateur que je me permets de nommer « Tutsicide ». Tout en reconnaissant les analyses des historiens honnêtes jusqu'à présent aucun chercheur sérieux n'a jamais tenté d'analyser les aspects psychosociaux de ce troisième génocide du XXè siècle.

Une vue panoramique historique de l' évolution des relations sociales montre que l'histoire n'est pas la seule science humaine capable de pronostiquer la genèse d'un conflit à base raciste.

En effet, à la fin des années 1980, au Rwanda une génération s'était écoulée depuis la Révolution hutu de 1959. La deuxième République mise en place à la suite d'un coup d'Etat militaire en 1973 semblait à son tour s'essouffler. Les tensions montaient dans ce pays présenté le plus souvent comme un « ***modèle de développement*** » et un havre de paix sous la houlette du Général Habyarimana. En fait le Rwanda était déjà entré dans une crise à plusieurs dimensions: économiques, sociales, politiques mais aussi culturelles et psychologiques que ce conflit a en quelque sorte révélée dans toute sa gravité. La solution des difficultés comme le proposait une chanson en 1994, c'était la chasse au bouc-émissaire tutsi, la prise en otage de la minorité par un régime au nom du peuple majoritaire, trente ans plus tôt déjà, en Janvier 1964, vingt ans plus tôt en 1973, la recette avait fonctionné.
En fait, il s'agit d'un génocide cyclique depuis l'indépendance, 1964, 1973 et 1994 que les textes rwandais nomment « événements". La violence était là nous la vivons, mais on ne le dit pas, or ce qui est refoulé dans l'ordre du symbolique ressurgit dans le réel, dit Jacques Lacan. La cruauté est le retour du refoulé dans le réel, lorsque se crée le vide dans la conscience ou lorsqu'il n'y a plus de symbole pour dire la vérité ou que l'ordre symbolique est dans l'impasse.
Le Génocide, l'ethnocide, le tutsicide au Rwanda, c'est cette recette au goût amer et macabre que j' ai tenue à analyser dans un cadre inhabituel: celui de l'aspect psychologique.

Bibliographie

1. Alexander, F. , 1952, Les médecins fJs~chosomatiQues, Paris.

2. Allport, C., A, 1954, The Nature of Prejudice, Garden City, N.J. Anchor.
3. Allport, G. W., 1970, StructuredéveloQQement de la Qersonnalité, Neuchâtel Delachaux et Niestlé.
4. Bandura, A., et Walters, H., 1963, Social Learning and DeveloQment, New York, Holk.
5. Billig, M., 1984, Racisme, Qré_iugés et discrimination, in Psychologie Sociale, Moscovici, Paris, PUF.
6. Chrétien, J.P., 1995, Les médias du génocide, Edition Karthara Paris.
7. Davidio, J.F., et Goertmer, 1986, Préjudice. Discrimi\1i.lliol! and Racismo Orlando, Academics Press.
8. Inger, A., 1996 ; Trauma and Healing under State Terrorism, Le Book, Ldt, London.
9. Van Dijk, F.A., 1987, Communicating Racism, Neubeurg Park-Sage.
10. White, G., 1997, Socialisation, London, New York, Longman.